

Husserl et le *Ichprinzip* Le tournant en question

Éric Paquette

Volume 7, numéro 2, printemps 1997

L'héritage de l'herméneutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801046ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801046ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquette, É. (1997). Husserl et le *Ichprinzip* : le tournant en question. *Horizons philosophiques*, 7(2), 91–105. <https://doi.org/10.7202/801046ar>

HUSSERL ET LE *ICHPRINZIP* LE TOURNANT EN QUESTION

«On dit : mon esprit, comme on dit : *mon pied, mon œil*. On dit : *il a l'esprit clair*, comme on dit : *il a l'œil bleu. Quel génie !* comme on dit : quelle chevelure ! — Quoi de plus étrange, et de plus profond que de dire : *Ma mémoire ?*»

«Méditer en philosophe, c'est revenir du familier à l'étrange, et dans l'étrange affronter le réel».

Valéry

La critique husserlienne du principe égologique (*Ichprinzip*) s'inscrit dès la prime époque des *Recherches logiques* (1900) dans le cadre d'une discussion générale du problème phénoménologique de l'unité de la conscience. La réduction phénoménologique des états et des actes naturels — alors innommée — eut tôt donné à voir le champ transcendantal d'expérience; l'horizon des purs vécus. Or, de cela même qu'il se donne à voir, se présente à l'oeil de l'esprit, lui apparaît, cet horizon (in)fini, illimité, à tout instant en devenir, n'est dès lors plus identiquement — ou plus seulement — un discontinuum chaotique de vécus solitaires, un tohu-bohu d'expériences aussi divergentes que désordonnées. Aussitôt observé, le discontinuum des vécus révèle sa forme subjective-intentionnelle d'unité-continuité : celle d'un courant, d'un flux («héraclitéen» dira Husserl), d'une «multiplicité» (*Mannigfaltigkeit*) qui pour être vivante et ouverte, n'en forme pas moins une «totalité», un «tout» transcendantal, avec son identité synthétique propre. D'ailleurs, l'idée même d'un discontinuum ne suppose-t-elle pas toujours une synthèse de «continuité» plus subtile, quand ce ne serait que la continuité intentionnelle du regard objectivant, duquel le discontinu tire son identité de cogitatum ?

Fût-elle gorgée d'équivoques, l'unité intuitive de la conscience est la donnée indélébile sur fond de quoi chaque homme peut à tout instant s'embrasser soi-même dans une intention déictique totalisante : «Moi», «Mon existence», «Ma vie», etc. Quiconque comprend ces mots «Ma vie» sait de quoi

nous parlons. Pour la phénoménologie, l'unité de la conscience est un «fait» trouvé d'avance, bien que son origine et sa nature révèlent à l'analyse une énigme, un mystère, ou pis encore, un paradoxe. Cette vaste problématique circonscrit le champ d'étude des philosophies de l'identité personnelle. La question philosophique de l'identité personnelle s'articule en une double problématique : le problème de l'unité de la conscience et le problème de l'individuation. Le premier étudie les conditions transcendantales d'aperception de soi comme «ipséité en devenir»; on y interroge la fondation intentionnelle de l'identité synchronique et diachronique de la conscience. Le second étudie les conditions ontologiques de possibilité d'un Moi absolument singulier, d'une personne avec toutes ses idiosyncrasies (en sa résolution idéale ou rêvée, ce problème déborde nécessairement la philosophie au sens étroit, pour y comprendre les problèmes biologiques de l'ontogénie et de la phylogenèse). Enfin, l'exigence téléologique de conciliation ou d'harmonisation des perspectives logique et onto-logique fait apparaître le problème métaphénoménologique du rapport de la fondation transcendantale et du fondement transcendant. Pour qui en accepte les termes (e.g. Husserl), ce sera somme toute l'enjeu métaphysique (voire ontothéologique) par excellence : comment l'absolu de la conscience s'insère-t-il dans l'absolu de l'être absolument absolu (Dieu) ?

Le problème de l'individuation ne se pose point dans la phénoménologie des *Recherches logiques*, et celui de l'unité de la conscience se ramène à la recherche d'une loi immanente capable de restituer sinon d'instituer un ordre transcendantal dans le désordre «réel» des vécus. Husserl cherchait dans l'ordre de la temporalité immanente les principes de cette synthèse : les lois eidétiques de succession et d'association des vécus lui semblaient seules capables d'assurer la cohérence et l'unité transcendantales de la conscience. La forme pure du temps — le temps comme pure forme — est forme des formes; c'est l'archiforme (*Urform*) qui préside à toutes espèces intentionnelles de connexions immanentes. La synthèse de la temporalité immanente tisse le lien minimal, la toile universelle

où s'entrelacent nos expériences éclatées. D'où la genèse immanente d'une totalité unifiée de vécus que le Husserl des *Recherches logiques* identifie au Moi phénoménologique lui-même. L'assimilation du Moi phénoménologique au courant de la conscience est une présupposition fondamentale qui pénètre et stigmatise l'égologie naissante. La stricte obédience à cette assimilation amena Husserl à suspecter le *Ichprinzip*, pour finalement lui dénier toute forme de nécessité. Certes, si le Moi s'identifie au courant de conscience, il va de soi que son unité aperceptive n'a guère d'autre raison ni d'autres assises que l'unification des intentionnalités constituantes de la conscience en acte. Du coup, la relation d'appartenance des objets intentionnels au sujet des intentionnalités n'est autre que la relation d'un contenu de conscience (un vécu) à l'ensemble des contenus de conscience (= le Moi phénoménologique). L'appartenance des vécus au Moi n'est alors qu'une relation intentionnelle parmi tant d'autres, et par conséquent, la fonction synthétique-identitaire d'un moi pur se révèle superflue. L'alternative des *Recherches logiques* ne laissait en effet aucune échappatoire : ou bien l'admission du *Ichprinzip* nous contraint d'admettre l'existence d'un moi-pur-substance, d'un noyau «psychique» perdurant (ce qui est absurde) ; ou bien l'unité de la conscience doit pouvoir s'auto-engendrer «de l'intérieur» (et — visiblement — la forme immanente du temps est la seule forme structurante assez «pauvre», assez «vide», pour en unifier tous les vécus.) De sorte qu'à la prime époque des *Recherches logiques*, le moi pur se révèle ou bien «incompréhensible» (puisqu'il doit se dissocier de tous ses vécus, les transcender complètement, les «supporter», ou «planer» au-dessus d'eux) ou bien «surnuméraire» (puisqu'il re-produit ou cautionne une synthèse d'identité qui se fit avant lui, donc sans lui). D'où la superfluité d'un principe égologique qui chercherait à surimposer (ou «subimposer») un moi pur à la composition des contenus de conscience. À cette objection de principe contre une lecture «égologique» de l'intentionnalité, s'ajoutait cette constatation empirique : la vie de la conscience est en bonne partie *objektiv-orientierte*, à savoir purement noématique, *ek-statique*,

ou tournée vers «l'extérieur». Nombre de vécus ne laissent voir aucune trace d'intentionnalité égologique : «... si, par exemple, constate Husserl, nous nous absorbons dans l'observation d'un processus phénoménal, ou si nous nous plongeons dans un jeu de notre imagination, dans la lecture d'un conte, dans la réalisation d'une démonstration mathématique, etc., le moi, comme point de référence de l'acte effectué, n'apparaît absolument pas¹». Si tous les vécus de type «égologique» possèdent la propriété d'intentionnalité, en revanche toutes les intentionnalités n'admettent pas la polarisation «égologique» ou «ego-centrique». Aussi paraît-il impossible d'intégrer le principe égologique au principe d'intentionnalité. Telle fut la perspective des *Recherches logiques* de 1900.

L'année 1913 se vit impartie d'une charge symbolique insigne dans l'histoire de la phénoménologie husserlienne : c'est l'année emblématique du célèbre «tournant» sur la question du *Ichprinzip*. Certes, le point de vue primitif des recherches inchoatives de 1900 avait été «dépassé» depuis quelques années déjà, mais pour la première fois, Husserl s'accusait publiquement d'avoir évacué injustement l'idée régulatrice-normative du moi pur : «Je n'approuve plus ma contestation du moi pur» avoue-t-il dans sa préface à la deuxième édition des *Recherches logiques* (1913). D'une voix univoque et intransigeante, quoique discrète (notes infrapaginales), Husserl abjure ses anciennes convictions là où le contexte l'y oblige, soit dans les passages clé de la cinquième recherche logique sur les vécus intentionnels et leurs contenus. La thèse du paragraphe quatrième (i.e. «La relation entre le contenu vécu et la conscience qui le vit n'est pas un mode de relation phénoménologique particulier») est désormais frappée de nullité, en cela même que «... l'auteur n'approuve plus sa propre opposition à la théorie du moi "pur". De même aussi, la polémique contre Natorp (cf. §8 *Le moi pur et l'avoir conscience*) n'a plus sa raison d'être dans la mesure où l'auteur reconnaît maintenant la nécessité d'un pôle égologique comme

1. *Recherches logiques*, tome 2, trad. H. Élie, A. L. Kelkel & R. Schérer, Paris : PUF, 1972, § 12, p. 178 [376].

centre de référence intentionnel des états et des actes. Au chapitre IV des *Idées I* (cf. §57 *Le moi pur est-il mis hors circuit ?*), Husserl réitère et précise son mea-culpa, s'accusant d'avoir adopté à l'égard du moi pur une «position sceptique» qui s'est révélée phénoménologiquement intenable ; aussi s'excuse-t-il auprès de Natorp qui lui servit jadis de bouc émissaire.

L'évolution de la conception phénoménologique de l'intériorité transcendante pose et repose sans cesse cet enjeu philosophique incontournable : la transformation du champ transcendantal impersonnel (ou prépersonnel) en domaine égologique constituant s'avère-t-elle phénoménologiquement nécessaire? Dans le cas négatif, il faudrait voir en quoi l'avènement de l'égologie transcendante implique un relâchement de l'intuitionnisme méthodologique, et montrer *ipso facto*, le caractère ad hoc du principe égologique. Dans le cas affirmatif, il faudrait mettre à jour cette nécessité et expliquer pourquoi à l'époque des *Recherches logiques* Husserl tenait pour inutile, voire même «incompréhensible», l'idée d'un ego dont l'identité serait davantage que l'unité résultante de la connexion des contenus de conscience. Ainsi nous faudrait-il reconstituer les étapes fondamentales que la phénoménologie a dû franchir pour passer d'une psychologie descriptive de l'expérience «interne» à une égologie transcendante. Si, comme nous le croyons, l'hypothèse affirmative est juste, nous pouvons et devons entreprendre une analyse diachronique visant à faire ressortir la téléologie immanente qui rend compte du passage de la conception impersonnelle (ou prépersonnelle) du champ transcendantal à la conception égologique. Certes, notre présente ambition est incommensurablement plus modeste. L'actuel propos se concentre sur la période de maturation (1900-1913) et prend pour fil d'Ariane la seule question du *Ichprinzip*. Sur le chemin qui devait conduire à la restitution du pôle égologique à travers une nouvelle phénoménologie du sujet, nous ne retiendrons que les trois conquêtes fondamentales : l'égoïté du temps, l'unité trine de l'intentionnalité, puis la structuration intentionnelle de l'inconscient. Sous l'influence de ces trois idées directrices, la phénoménologie des *Idées*

réforme en profondeur l'analytique descriptive des *Recherches logiques*. L'appréciation téléologique du sens de cette mutation doit se faire à partir de sa figure finale. C'est sous ce nouvel éclairage que nous aimerions voir et revoir la question du tournant.

Les leçons d'hiver 1904-1905 sur la conscience intime du temps marquèrent un chapitre essentiel dans l'histoire de la phénoménologie, tant par leur importante et immédiate contribution à la théorie des fondements transcendants de la connaissance que par leur incidence éventuelle sur la formulation phénoménologique du problème de l'individuation (notamment à travers les «manuscrits de Bernau» confiés à Fink). S'il fallait réunir les grands textes de tous les temps dans la Bibliothèque Universelle de Philosophie, les *Vorlesungen zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins* s'y trouveraient sans doute, à côté d'autres ouvrages-oriflammes des grands philosophes du Temps (les Aristote, Augustin, Kant, Hegel, Heidegger et Bergson; pour ne nommer que ceux-là). Le questionnement phénoménologico-eidétique sur la constitution de la temporalité relance et renouvelle à partir du point de vue subjectiviste-transcendantal la question traditionnelle de l'*origine psychologique* de la conscience du temps. Les *Leçons* de Husserl sur le Temps proposent en une vision philosophique originale — quoique conduite sous la franche inspiration de saint Augustin — une herméneutique de la temporalité comme subjectivité absolue. L'analytique génético-intentionnelle de la temporalité interroge à rebours les prestations noétiques de la conscience transcendantale originnaire d'où émanent toutes discriminations temporelles à teneur objective (ou à fonction objectivante). L'égoïté constitue la source-centre de l'intuition polymorphe du temps, couvrant toutes les modalités de la présence perdurante, avec ses contreparties «négatives» : le passé révolu (*l'ex-présence*) et l'avenir encore inexistant (*la présence à venir*). L'a priori de la présence fonde et vivifie toutes nos représentations et projections, nos souvenirs et nos attentes, en sorte qu'il nous est toujours possible — en principe — de phantasmer *hic et nunc* la *présence* (oubliée) du passé, ou celle

(anticipée) de l'avenir. La prééminence transcendantale du «temps» présent signifie que toutes les modalités du temps sont (sub)ordonnées à l'origine subjective de l'ici et du maintenant. L'instant Présent est l'instant Subjectif, toujours Vivant. La rencontre du temporel et du subjectif se produit dans l'intrication empirico-transcendantale de la temporalité de l'ego et de l'égoïté du temps. L'incidence de la philosophie du temps sur la théorie du moi pur est particulièrement visible dans la phénoménologie des (trois) *Idées*. Contrairement au préjugé répandu, la phénoménologie de 1913 cautionne les résultats de 1905 sans même changer un iota à la phénoménologie de la conscience intime du temps. Il est regrettable que d'aucuns aient pu suggérer le contraire alors qu'une note des *Idées* les en prévient spécialement : «Les efforts de l'auteur, écrit Husserl, concernant ce problème [l'énigme de la conscience du temps], et qui longtemps demeurèrent vains, ont pour l'essentiel abouti à un terme dans l'année 1905; leurs résultats ont été communiqués dans des cours à l'Université de Göttingen²». L'analytique husserlienne du vécu évolue à l'intérieur du «cercle» herméneutique qu'elle vient elle-même décrire : égoïté du temps <—> temporalité de l'ego. Tout vécu appartient au Temps de la conscience et se donne dans l'horizon d'originarité (*Originaritätshorizont*) de son moi pur.

Le modèle husserlien de la conscience comme ego-cogito-cogitatum réforme la vision de l'intentionnel à la lumière de l'égoïté inhérente à l'essence de notre esprit. Suivant l'interprétation «égologique» du principe d'intentionnalité, l'essence formelle de l'âme, de l'esprit, de la raison, se réalise toujours à travers la structure ego-cogito-cogitatum. La triade intentionnelle ego-cogito-cogitatum nomme en son principe l'unité indivise de la conscience transcendantale «triadique». La conscience transcendantale est identiquement l'unité trine de l'ego-cogito-cogitatum : voilà pour nous l'idée-fin la plus importante, sinon la plus originale, de l'analytique husserlienne de l'intentionnalité. Chaque membre du trio intentionnel a besoin de ses deux homologues pour se comprendre soi-même. L'ego, le co-

2. *Idées I*, trad. P. Ricoeur, Paris : Gallimard (Tel), 1985, § 81, p. 275 [163], note (a).

gito et le cogitatum forment des contenus inséparables, essentiellement dépendants ; on ne peut se les représenter séparément : l'essentielle dépendance de ses dimensions constituantes rend la triade ego-cogito-cogitatum indissoluble. En termes husserliens, les contenus intentionnels constituant la triade ego-cogito-cogitatum sont relativement *indépendants* quoique *dépendants* absolument. Qu'une pareille situation soit possible, c'est ce qu'avait déjà anticipé — abstraitement — le THÉORÈME 5 de la troisième recherche logique : «Un objet relativement dépendant est aussi dépendant absolument; par contre, un objet indépendant relativement peut être dépendant au sens absolu.» Le point de vue «triadique» met en évidence l'inclusion intentionnelle du moi pur dans la sphère transcendantale d'appartenance. Le modèle triadique de la conscience prête à une description du moi pur comme vie noético-noématique à formes multiples. L'ego pur n'est pas une simple nécessité référentielle X, conçue à la manière d'un centre d'identité vide, indifférent aux états intentionnels qui s'y rapportent. L'ego pur, en tant qu'il est précisément sujet des intentionnalités, ou ego des états et des actes, baigne toujours dans le courant de la conscience auquel nécessairement il se rapporte. Par conséquent, être dans un certain état intentionnel, c'est vivre en lui au sens le plus intérieur, le plus intime, le plus radical. L'ego pur est imbu de ses intentionnalités; il s'y trouve toujours «imbibé» en leur immanence. Aussi assume-t-il toujours l'identité changeante des cogitationes qui l'animent (et qu'il anime!). L'identité «invariable» de l'ego pur tient à sa fonction relationnelle-transcendantale de «pôle égologique» des vécus. Or, un pôle n'est pas un point. L'idée de polarité intentionnelle, de polarisation des vécus, exige l'orientation-vers, caractéristique de toute conscience. L'identité essentiellement noétique et «polaire» de l'ego pur ne nie point l'essence triadique de la conscience, mais bien plutôt la confirme. Le «pôle égologique pur» tient son instance polarisante du cogitatum auquel il tend dans l'immanence du cogito. L'individuation propre à chaque cogito détermine une relation de polarisation tout à fait unique. Ainsi, la saisie de l'identité «polaire» s'effectue toujours et nécessairement à travers la forme circonstancielle de la triade ego-cogito-

cogitatum. L'identité égologique pure se greffe sur l'identité triadique du vivre intentionnel. On ne peut faire l'économie de l'«unité trine» inhérente à l'ego pur lui-même. L'analyse triadique-intentionnelle de l'«avoir conscience» retrouve et réaffirme la prééminence transcendantale de la Relation sur la Substance. On constate une relation triadique jusqu'au tréfonds du moi pur lui-même. La découverte de l'ego-cogito-cogitatum comme invariant de structure se trouve à l'origine d'une extension substantielle du concept d'intentionnalité.

Née d'une analyse de la conscience, la théorie husserlienne de l'intentionnalité n'est pas qu'une théorie de la conscience, c'est aussi *une théorie intentionnelle de l'inconscient*, suivant une expression due à Fink. Une théorie exhaustive de l'intentionnalité est ipso facto une théorie de la conscience et une théorie de l'inconscient, dans la mesure où l'intentionnalité triadique n'identifie pas immédiatement la conscience, mais la structure de la conscience, tout comme elle désigne aussi la structure de l'inconscient. L'inconscient est structuré comme la conscience, selon le principe d'intentionnalité trine : telle serait l'idée-maîtresse inspirant les vues husserliennes sur l'inconscient. Le modèle structural de l'intentionnalité, à savoir cette conception de l'intentionnel comme structure commune à la conscience et à l'inconscient, permet d'interpréter l'inactualité ou l'actualité de la conscience comme des épiphénomènes de l'intentionnalité trine. L'actualité ou l'inactualité de la conscience représentent des modalités noétiques liées à la structure intentionnelle ego-cogito-cogitatum. Comme le soulignera Husserl dans sa deuxième édition des *Recherches logiques* : «l'objet intentionnel n'est pas toujours objet d'attention, objet remarqué³». (les RL n'entrevoient nullement les conséquences phénoménales de cette idée). La vie consciente est vision, la «vie» inconsciente, «vie» sans vision. La modification attentionnelle implique une variation de degré (de proximité du moi à ses objets), non de structure. Pour correspondre au degré zéro de l'attention, l'intentionnalité inactuelle n'en reste pas moins une structure triadique. L'inconscient, domaine intentionnel de l'inac-

3. *Recherches logiques*, tome 2, § 13, 181 [378].

tualité, couvre l'immensité de l'intériorité latente. Le système de l'inconscient renferme la vie du moi en tant qu'elle ne s'apparaît plus à elle-même. Il conserve la subjectivité passée, l'existence, hors de la présence actuelle. En dernière instance, la théorie de l'intentionnalité inactuelle propose à rebours une «phénoménologie» de l'inconscient.

Quoique la phénoménologie des *Recherches logiques* se voulût une réfutation de principe du naturalisme philosophique (les prolégomènes à la logique pure n'avaient pas d'autre intention), les stigmates du psychologisme s'y faisaient encore sentir. La dénégation du moi pur n'en présente qu'une conséquence quasi inévitable, naturelle, serait-on tenté de dire. Le psychologisme résiduel des *Recherches logiques* demeure le principal responsable de la condamnation du moi pur. La relation de la phénoménologie à la psychologie fut trop souvent ambivalente, incertaine, ambiguë. Nous en voulons pour confirmation le reproche sans équivoque que Husserl s'adresse lui-même dans l'«Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* (1913)», plus spécialement au § 11 : «Les *Recherches logiques*, titre-t-il, commettent un malentendu sur elles-mêmes : la caractérisation de la phénoménologie comme psychologie descriptive induit en erreur». Le spectre du psychologisme se révèle d'autant plus subtil qu'il parvint à incruster une attitude philosophique qui s'en crut affranchie. Du propre aveu de Husserl, ce ne fut qu'aux alentours de 1908 qu'il sut pleinement différencier la phénoménologie transcendantale de la psychologie rationnelle; expurgeant ainsi ce qui viciait naguère sa pensée et plus encore sa vie. On sait en effet à quel point la propension au scepticisme éprouva l'homme jusqu'à lui ravir sa santé. Enfermé dans l'obscurité d'un soupçon on ne peut plus radical, le phénoménologue de la première heure connut tous les tourments existentiels d'un scepticisme vécu jusqu'à bout et jusqu'au bout, jusqu'à son dépassement obligé dans l'aperception transcendantale de soi; dépassement non point verbal, mais authentiquement subjectif, c'est-à-dire intuitif.

L'inéluctable emprise du naturalisme trouve sa source dans la tradition en rapport à laquelle la pensée husserlienne se pose et s'oppose dans la nécessité de l'histoire (relayée par le langage). Comme pour tout un chacun, et *a fortiori* pour un philosophe de cette envergure, Husserl se sait habité par l'histoire qu'il habite à son tour. C'est le souffle de toute une époque qui s'agite en lui à contre gré. Aussi inscrivait-il son propre soupçon dans l'horizon historique de la modernité. À ce propos, qu'on nous permette ici de reproduire un passage-paradigme, tiré de la quinzième leçon de sa *Philosophie première* sur les problèmes de l'immanence et de l'unité synthétique de la conscience. Il ne s'agit donc pas d'une petite objection parmi tant autres, mais de l'objection type (antinaturaliste) que Husserl a maintes fois étayée, puis intégrée à son histoire critique des idées. C'est donc aussi une conviction fondamentale de sa philosophie de l'histoire dans la mesure où toute bonne histoire de la philosophie est nécessairement une philosophie de l'histoire :

Or si l'on a par avance des préoccupations naturalistes, c'est-à-dire si l'on est orienté exclusivement vers les analogas de l'être extérieur et si l'on dirige son attention sinon sur des choses intérieures, étant donné que, dans ce domaine, il ne saurait a priori être question de choses permanentes, du moins sur des analogas d'événements réels, assurément l'on ne sait que faire du « moi pur ». On ne peut tout de même pas naturaliser les vécus et leur attribuer un non-sens naturel tel qu'un moi numériquement identique, un être absolument identique, qui appartient de toute évidence à toute chose sans être pour autant un être réel lui-même, sans en être une partie réelle, une annexe réelle. Nous comprenons ici la raison pour laquelle toute psychologie soumise au préjugé naturaliste — et cela concerne presque toute l'époque moderne — est frappée de cécité pour le moi pur; nous comprenons pourquoi elle devient nécessairement aveugle si l'âme doit être pensée de façon purement naturelle comme une réalité comparable à la réalité physique et si la sphère de la conscience interne doit être conçue comme un champ d'événement réels⁴.

4. *Philosophie première I*, trad. A. L. Kelkel, Paris : P.U.F., 1970, p. 150, [105].

Cette vaste et puissante emprise du naturalisme moderne, la psychologie phénoménologique ne l'avait certes pas complètement surmontée à la prime époque des *Recherches logiques*. Aussi n'y trouvait-on pas encore d'analyse rigoureuse de la distinction entre la subjectivité psychologique ou psychophysique (objet du monde, animal raisonnable, «bête humaine», etc.) et la subjectivité phénoménologico-transcendantale (sujet du monde, source-centre des intentionnalités, vie qui pense la vie, etc.). L'immanentisation du Moi ou la (con)fusion des subjectivités empirique et transcendantale procède d'une tendance naturaliste séculaire. La naturalisation complète et définitive de la conscience en serait l'ultime aboutissement. L'épistémo-ontologie naturaliste se nourrit du désir d'objectiver, de «substantiver», de «chosifier» l'être sous toutes ses formes. L'être qu'elle atteint s'avère d'autant plus réduit que cette intention «chosificatrice» est forte. C'est dans ce que nous appelons le procès de réification des états intentionnels qu'il faut voir le principal responsable de l'inanité heuristique du psychologisme.

Sans bien sûr jamais avoir cru à la naturalisation de la conscience, Husserl eut néanmoins beaucoup de mal à se défaire de quelques «vieilles habitudes de pensée» inextricablement liées à ce programme. L'égologie (sans ego!) des *Recherches logiques* en témoigne à travers deux convictions inaccentuées, mais pourtant fort influentes. D'abord, l'idée que l'existence d'un moi pur dut nécessairement signifier l'existence d'un centre psycho-logique de permanence; un support-substance, un noyau psychique perdurant. Ensuite, cette façon de traiter la liaison synthétique des vécus comme une espèce de connexion réelle, à la manière d'un enchaînement ou d'un assemblage effectifs. Mesuré à l'aune du paradigme naturaliste, le raisonnement des *Recherches logiques* apparaît tout à fait juste, sinon incontournable. On le peut résumer simplement comme suit : puisqu'il n'est rien en nous qui ne passe ni ne meurt, un moi-pur-substance est forcément un non-sens phénoménologique; et comme le devenir est la seule chose qui «perdure» ou ne passe point (ce qui revient au même !), le temps lui-même reste la seule forme où se puisse comprendre l'unité d'un moi.

Il aura fallu attendre quelques années pour voir se constituer une acception de l'intentionnel qui puisse saisir l'insigne originalité de l'ego en son aperception triadique; tout en évitant l'absurdité de la «réification», ou du substantialisme transcendantal. L'herméneutique subjectiviste de la temporalité, le principe d'intentionnalité trine et la vision intentionnelle de l'inconscient commandent la réforme radicale de l'égologie. Désormais, le Moi ne s'épuise plus dans la stricte phénoménalité de sa conscience ; il recèle une «aire intime», avec sa forme triadique, sa «vie intérieure», ses facultés transcendantales propres. L'idée du moi pur en ressort complètement transformée. Un constat s'impose : le moi pur des *Idées* n'est plus celui des *Recherches logiques*. En clair, ce qui fut rejeté en 1900 ne réapparaît plus en 1913, ni après. Le retour du moi pur n'est pas une reconversion. La phénoménologie n'est nullement retournée sur ses pas. Il n'y a pas de demi-tour, pas de tournant, du moins pas au sens du volte-face que la littérature seconde prête le plus souvent à ce terme. Husserl ne se reproche pas d'avoir écarté le moi pur spécifique aux *Recherches logiques*, mais bien toute espèce d'idée du moi pur, c'est donc dire le principe égologique lui-même. Il se reproche d'avoir prononcé une condamnation universelle à partir d'une prémisse psychologiste : l'assimilation du moi pur au Je-substance, ou Je-support (le X des empiristes). L'on peut certes se passer d'un tel noyau psychique perdurant, mais quoi qu'il en soit, le *Ichprinzip* demeure nécessaire, par cela même que l'idée du moi se révèle de toute façon *irréductible* (au sens habituel, mais aussi, et surtout, au sens technique de la réduction). Revue dans une perspective téléologique globale, la question du tournant nous invite à remettre le tournant en question. La métaphore du tournant gauchit ou détourne la métaphore du chemin sur laquelle elle se fonde. Le devenir de la phénoménologie semble autrement structuré.

Suivant la tripartition due à Fink, la phénoménologie aurait connu trois grandes phases qui recourent à peu près les professorats de Halle (1887-1901), Göttingen (1901-1916) et Fribourg (1916-1928). En chacune de ces époques naquit une

œuvre originale, tout à la fois exceptionnelle et emblématique ; à savoir respectivement : *les Recherches logiques*, *les Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, puis le chef-d'œuvre philosophique que sont les *Méditations cartésiennes* (présentées en février 29). Une chose frappe immédiatement l'esprit. Ces trois ouvrages n'ont rien d'un triptyque, ni même d'une suite quelconque (en un sens non trivial, s'entend), pas même encore de textes qu'il faudrait absolument étudier en diachronie. En vérité, chaque œuvre veut constituer son propre point de départ (autonome). À chaque fois, Husserl s'efforce de repartir à zéro. En ce sens, les *Recherches logiques* n'auront été que le premier commencement de la phénoménologie comme entreprise de fondation transcendante (la *Philosophie de L'Arithmétique* fut certainement prétranscendante, et peut-être même naïve : une «entreprise de nettoyage» perpétrée dans la «bassine psychologique», s'il fallait en croire à la lettre l'impitoyable réquisitoire de Frege). S'il est vrai que les *Recherches logiques* lancent la phénoménologie sur le chemin transcendantal qui est le sien, l'analogie linéale du chemin et de son point de départ est elle-même impropre dans la mesure où l'origine véritable n'est jamais un point du «passé», qu'on n'eût franchi qu'une seule fois, puis dépassé. Tout revient sans cesse dans le devenir-advenir du départ phénoménologique, y compris l'hydre du scepticisme, qu'il faut combattre sans relâche. Le progrès de la phénoménologie n'est autre que l'approfondissement radical d'un point de départ multiforme. Sur le long chemin de l'intuitionnisme, vérité et subjectivité ne cesseront de s'interpeller toujours davantage, la quête de l'une nous plongeant toujours plus en profondeur dans la vie de l'autre. C'est ainsi que le champ transcendantal des *Recherches logiques* se polarise autour de l'Ego des *Idées*, puis s'incarne dans l'absolu concret de la Monade des *Méditations* : une monade avec portes, fenêtres et prise sur le monde. Le fondationnalisme husserlien trouve ici son sommet — son «fond» — et sa somme. L'on exagère à peine en disant que toute la phénoménologie s'y trouve reprise, résumée, contenue. Pourtant, la monadologie

transcendantale restera *entièrement* programmatique : c'est l'ultime appréhension du seul point de départ phénoménologiquement possible. Œuvre d'introduction à la phénoménologie, les *Méditations cartésiennes* veulent constituer les prolégomènes à tout fondationnalisme qui pourra se présenter comme subjectivisme transcendantal.

Aussi invraisemblable que cela se puisse dire d'un homme qui laissa à la postérité plus de quarante mille pages manuscrites (en *Gabelsberg*), Husserl fut effectivement l'homme d'un seul livre. Toute sa vie, il n'aura rêvé que d'écrire le chapitre zéro d'une philosophie *absolument* commençante, d'une véritable science fondatrice qui se réclame de «l'homme intégral». Il n'est peut-être rien de plus viscéral et de plus trouble que cette quête surhumaine du Fondement, torturés que nous sommes par le déséquilibre de notre condition et la soif inextinguible du point d'appui ... introuvable.

Puisse l'avenir nous ménager la chance d'une rencontre !

Éric Paquette
Paris X / ENS-Archives Husserl de Paris